1

LA VILLE ukrainienne, berceau de la famille Sinner, était, aux yeux des Juifs qui l'habitaient, formée de trois régions distinctes, comme on voit sur les tableaux anciens : les réprouvés en bas, pris entre les ténèbres et les flammes de l'enfer ; les mortels, au centre de la toile, éclairés par une lumière tranquille et pâle ; et, en haut, le séjour des élus.

Dans la ville basse, près du fleuve, vivait la racaille, les Juifs infréquentables, les petits artisans, les locataires des boutiques sordides, les vagabonds, un peuple d'enfants qui se roulaient dans la boue, ne parlaient que le yiddisch, portaient des chemises en guenilles et des casquettes énormes sur des cous frêles et de longues boucles noires. Très loin d'eux, au sommet des collines couronnées de tilleuls, on trouvait, entre les maisons des hauts fonctionnaires russes et celles des

seigneurs polonais, quelques beaux hôtels qui appartenaient à de riches Israélites. Ils avaient choisi ce quartier à cause de l'air pur que l'on y respirait, mais surtout parce que, en Russie, au commencement de ce siècle, sous le règne de Nicolas II, les Juifs n'étaient tolérés que dans certaines cités, dans certains districts, dans certaines rues, et même, parfois, d'un seul côté d'une rue, tandis que l'autre leur était interdit. Toutefois, les défenses n'existaient que pour les pauvres : jamais on n'avait entendu dire qu'un pot-de-vin ne fût venu à bout des plus sévères d'entre elles. Le point d'honneur des Juifs était de les braver, non par un vain esprit de contradiction ou d'orgueil, mais pour faire connaître aux autres Juifs que l'on valait mieux qu'eux, qu'on avait gagné plus d'argent, vendu plus avantageusement sa betterave ou son froment. C'était une manière commode de publier l'étendue de sa fortune. Un tel était né dans le Ghetto. À vingt ans, il avait quelques sous ; il montait d'un échelon dans la vie sociale : il déménageait et allait s'installer loin du fleuve, près du marché, à la limite de la ville basse ; à son mariage il habiterait déjà le côté pair (interdit) de la rue ; plus tard, il monterait encore : il s'établirait dans le quartier où, selon la loi, aucun Juif n'avait le

droit de naître, d'exister, de mourir. On le respectait ; il était en même temps pour les siens un objet d'envie et une image de l'espoir : on pouvait monter jusqu'à de telles hauteurs. La faim n'était rien ; le froid, la saleté n'étaient rien avec de pareils exemples ; et, de la ville basse, bien des regards se levaient vers les fraîches collines des riches.

Entre ces régions extrêmes se plaçait une zone tempérée, un fade climat qui ne donnait naissance ni à la grande richesse, ni à la misère, et où cohabitaient, sans trop de heurts, les bourgeois russes, polonais et juifs.

Pourtant, la ville moyenne elle-même était divisée en de petits clans qui se jalousaient et se méprisaient mutuellement. Le haut du pavé était occupé par les médecins, les avocats, les régisseurs des grands domaines, et la vile populace était formée de boutiquiers, tailleurs, pharmaciens, etc.

Mais une catégorie sociale servait de lien entre les différents quartiers et gagnait durement son pain en courant d'une maison à une autre, de la ville basse à la ville haute. Le père d'Ada, Israël Sinner, faisait partie de cette confrérie des « maklers », des intermédiaires. Ils avaient pour métier de vendre et d'acheter, pour le compte

d'autrui, la betterave, le sucre, le blé, les machines agricoles, tout ce dont trafiquait l'Ukraine, mais ils pouvaient ajouter à leur liste de marchandises la soie et le thé, le rahat-loukoum et le charbon, le caviar de la Volga et les fruits venus de l'Asie, selon les besoins de la clientèle ; ils quémandaient, ils suppliaient, ils dénigraient le lot du rival ; ils se lamentaient ; ils se parjuraient, ils faisaient appel, pour emporter la commande, à toutes les ressources de leur imagination et de leur dialectique subtile ; on les reconnaissait à leur parler rapide, à leurs gesticulations, à leur hâte en un temps et dans un pays où personne ne se hâtait, à leur humilité, à leur opiniâtreté, à bien d'autres qualités qui leur étaient propres.

Ada, presque un bébé encore, accompagnait parfois dans ses courses son père, un maigre petit homme aux yeux tristes qui l'aimait et qui trouvait un réconfort à la tenir par la main. Pour elle, il modérait son pas ; il se penchait vers elle avec sollicitude ; il arrangeait le gros châle de laine grise qu'elle portait sur son vieux manteau et sur sa petite toque de velours brun à oreillettes ; il lui cachait la bouche de la main quand soufflait le vent d'hiver : aux coins des rues, l'âpre bise semblait guetter les passants et les souffleter avec une férocité joyeuse.

– Fais attention. Tu n'as pas froid ? demandait le père.

Et il lui commandait de respirer à travers le châle, pour que l'air glacé se réchauffât en passant par la laine, mais c'était impossible : elle se sentait étouffer ; dès qu'il se détournait, elle agrandissait un peu du bout des ongles un trou dans l'étoffe, et elle tentait d'attraper avec l'extrémité de la langue les flocons de neige. Elle était tellement emmitouflée qu'on ne voyait d'elle qu'une petite masse carrée sur de maigres jambes, et, de près, entre la toque sombre et le châle gris, deux grands yeux noirs, encore agrandis par un cerne brun et dont le regard était farouche et attentif comme celui d'une petite bête sauvage.

Elle venait d'avoir cinq ans et elle commençait à voir ce qui l'entourait ; jusqu'ici elle avait erré dans un monde si disproportionné à sa chétive personne qu'elle avait à peine conscience qu'il existât : il l'écrasait. Elle ne s'en souciait pas plus que n'y songe sans doute un insecte tapi dans l'herbe. Mais elle avait grandi, et voici qu'elle se prenait à connaître la vie : ces géants immobiles sur le pas des portes, des stalactites pendant à leurs moustaches, et qui soufflaient devant eux une haleine empestée d'alcool (elle se transforme curieusement en un jet de vapeur, puis en petites

aiguilles de neige), ces géants étaient des hommes ordinaires, des dvorniks, les gardiens des maisons. Elle se familiarisait aussi avec des êtres dont les têtes lui semblaient se perdre dans les nuages et qui traînaient derrière eux des sabres étincelants. On les appelait des officiers. Ils étaient effrayants, puisque son père, quand il les apercevait, paraissait se faire plus petit encore et se coller aux murs ; mais elle croyait, malgré tout, qu'ils appartenaient à la commune humanité ; depuis quelque temps elle osait les regarder ; quelques-uns d'entre eux, dont la houppelande grise était doublée de rouge (on voyait l'étoffe écarlate, insigne de leur grade de général, apparaître tandis qu'ils montaient en traîneau), quelques-uns avaient une longue barbe blanche comme celle de son grand-père.

Sur la place, elle s'arrêtait quelques instants pour admirer les chevaux qui, l'hiver, étaient recouverts de filets verts ou rouges ornés de pompons, pour que la neige qu'ils foulaient de leurs sabots ne rejaillît pas sur leurs corps. C'était ici le centre de la ville ; il y avait de beaux hôtels, des magasins, des restaurants, des lumières, du bruit ; mais, aussitôt, on pénétrait de nouveau dans de petites rues en pente, inclinées vers le fleuve, mal pavées, faiblement éclairées par des

lanternes, et on s'arrêtait enfin devant l'habitation d'un client éventuel.

Dans une chambre enfumée, basse et demi-sombre, cinq ou six hommes criaient comme des volailles qu'on égorge. Leurs figures étaient rouges ; les veines se gonflaient sur leurs fronts. Ils levaient les bras en l'air et montraient le ciel ou se frappaient la poitrine. Ils disaient :

– Que Dieu me tue à cette même place si je mens !...

Parfois, ils désignaient Ada :

– Sur la tête de cette enfant innocente, j'atteste le Seigneur que la soie était intacte quand je l'ai achetée !... Est-ce ma faute, à moi, malheureusement Juif, chargé de famille, si, en route, les souris en ont rongé une partie ?

Ils se fâchaient ; ils partaient ; ils claquaient les portes ; sur le seuil, ils s'arrêtaient ; ils revenaient ; les acheteurs, d'un air d'indifférence feinte, buvaient du thé dans de grands verres à support d'argent ; les intermédiaires (il y en avait toujours cinq ou six qui se présentaient en même temps, dès qu'ils flairaient une affaire), les intermédiaires s'accusaient mutuellement de tromperies, de vols, d'escroqueries, des pires crimes ; ils paraissaient prêts à s'entre-dévorer. Puis, tout s'apaisait : l'affaire était finie.

Le père d'Ada la prenait par la main et ils sortaient. Dans la rue il soupirait d'un long, profond soupir qui se terminait par un hochement de tête et une plainte sourde et douloureuse : « Ô mon Dieu, mon Seigneur Dieu ! » – tantôt parce que le « geschàft [1] » n'avait pas réussi et que les efforts, les semaines de palabres et de démarches s'avéraient vains, tantôt parce qu'il l'avait emporté sur ses rivaux ; mais il fallait soupirer quand même, geindre quand même : Dieu était immobile et présent, guettant l'homme comme une araignée au centre de sa toile et prêt à le châtier s'il se montrait orgueilleux de son bonheur. Dieu était toujours là, zélé et jaloux ; il fallait le craindre et, tout en le remerciant de ses bontés, ne pas lui laisser croire qu'il avait accompli tous les souhaits de sa créature, pour qu'il ne se lassât pas, pour qu'il continuât à la protéger.

Puis, on allait dans une autre maison, dans une autre encore. Quelquefois, on montait jusqu'aux demeures des riches. Ada, alors, attendait dans le vestibule, tellement émue par la splendeur des meubles, le nombre des domestiques et l'épaisseur des tapis qu'elle craignait de remuer ; elle demeurait assise sur le bord de sa

1. Affaire, en yiddisch.

chaise, écarquillant les yeux et se retenant même de respirer ; elle se pinçait parfois les joues pour ne pas s'endormir. Enfin, ils rentraient chez eux en tramway, silencieux, se tenant par la main.